

L'intime et quelques autres choses...

Marc Chabot

Volume 10, Number 1, Fall 1999

Écritures et confessions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801107ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801107ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1999). L'intime et quelques autres choses.... *Horizons philosophiques*, 10(1), 47–57. <https://doi.org/10.7202/801107ar>

L'INTIME ET QUELQUES AUTRES CHOSES...

Qui pourrait supposer que l'on aille si loin dans la dissimulation qui ne dissimule que soi-même et non des actes, des faits, des buts intéressés, calculés.¹

Première page du quotidien *Le Monde*, 25 juin 1999 : «Les lettres d'amour de J.D. Salinger retournent à l'envoyeur». Un court article qui pose et repose les problèmes de l'écriture intime ou de la correspondance privée.

Une lettre personnelle n'éclaire pas une œuvre. Peut-être. Parfois. Rarement. Si elle l'éclaire, elle ne l'explique pas.

Mais ces lettres existent. Elles sont une partie du monde de l'écriture, des morceaux de vie d'un écrivain répandus dans l'univers. Elles ne sont pas toujours ce qui grandit l'être, parfois elles sont là comme une preuve de nos terribles complexités.

Voici les faits. Un millionnaire vient d'acheter, pour la somme de 156 500 \$, quatorze lettres écrites par l'écrivain Salinger de 1972 à 1973. Ces lettres étaient adressées à Joyce Maynard² alors qu'elle était une étudiante de 18 ans. Quatorze lettres peu flatteuses pour Salinger, l'écrivain le plus privé des États-Unis.

Joyce Maynard dit avoir voulu vendre ses lettres pour payer les études universitaires de sa fille. Elle avait jusqu'à présent gardé le secret sur cette relation. Elle attendait que sa fille ait le même âge qu'elle à cette époque pour lui expliquer.

Trahison? Horreur? Indécence? Salinger est encore vivant. On ne peut pas agir de la sorte.

Mais à qui appartient une lettre? À celui qui la reçoit ou à celui qui l'écrit? Ces lettres ont une signature. Cette signature a ou n'a pas une valeur marchande. Peu de gens peuvent mettre en vente des lettres d'un amant célèbre.

L'article du journal *Le Monde* n'existe que parce qu'il s'agit des lettres d'un écrivain connu. La valeur marchande nous obsède, elle finit par nous obstruer la vue. La question essentielle est ailleurs, dans cette fragile ligne

1. *Écrits de Laure*, juin ou juillet 1938, Paris : Pauvert, 1979, p. 126.

2. Elle est elle-même écrivaine. Elle a d'ailleurs fait paraître un livre controversé où elle parle de sa relation avec Salinger, *At Home in the World*.

de démarcation entre l'écriture publique et l'écriture privée. «Je ne verserai pas de larmes lorsque mes lettres de Salinger seront mises aux enchères. Je ne les vends pas par vengeance, mais je ne me sens pas non plus liée par l'obligation de ne pas les vendre par loyauté», affirme Joyce Maynard.

Toute cette histoire est une histoire de valeurs. Argent, amour, sexe, vengeance, trahison et loyauté. Mais nous pourrions ajouter : souffrance, bonheur, égocentrisme, égoïsme, désenchantement, domination, innocence, naïveté et pouvoir.

L'écriture intime n'est jamais à l'abri de rien. Recevoir une première lettre de Salinger quand on a 18 ans, parce que l'écrivain trouve que l'on a du talent, est un événement marquant. D'un seul coup, on existe, on devient quelqu'un, on entre dans le monde.

Trente ans plus tard, les lettres, les mêmes lettres d'amour prennent une autre signification. L'histoire d'amour est loin derrière. La valeur sentimentale ne prime plus. Alors on fait exister les lettres autrement. Elles peuvent nous apprendre quelque chose sur Salinger comme homme, peut-être qu'elles ne nous apprennent rien sur Salinger comme écrivain.

Imaginons une autre situation.

Vous êtes un ami de Joyce Maynard. Vous la connaissez depuis une dizaine d'années. Vous connaissez une femme adulte avec des enfants. Une femme qui a eu sa part de rêves et de déceptions dans la vie. Un soir, alors que la conversation vous mène sur le bord des confidences, elle vous parle d'une vieille histoire d'amour avec un écrivain, elle vous parle de ses 18 ans. Elle monte dans son bureau, retire d'un placard quatorze lettres de l'écrivain Salinger et vous demande de les lire.

Cette révélation et surtout cette permission qu'on vous donne de lire ces lettres, vous en faites quoi?

Je ne crois pas que nous ayons entre les mains uniquement des lettres d'amour. Ces lettres sont maintenant des documents, plus ou moins utiles pour l'humanité mais essentielles pour des individus particuliers. Des morceaux de l'histoire d'une vie. Les fragments d'une triste histoire d'amour. Les fragments d'une rencontre et d'une défaite.

Ce que Joyce Maynard nous donne à lire, ce n'est pas ses lettres à elle, ce sont les lettres d'un homme qui l'a aimée, sans doute maladroitement, maladivement, passionnément donc aveuglément.

Maintenant, il vous faudrait aller frapper à la porte de Salinger et lui demander les autres lettres, celles qu'il a reçues de Joyce Maynard. Il peut vous claquer la porte au nez, il peut vous dire qu'il a tout jeté à la poubelle il y a très longtemps. Il peut exiger de relire ses propres lettres. Il peut se mettre à pleurer. Rire. Constaté combien il fut naïf. Admettre qu'il a profité d'une situation.

Ce que l'écriture, intime ou pas, peut contenir de souffrances, est difficilement évaluable, même lorsque vous êtes celui qui écrit, même lorsque vous êtes l'acteur principal, le rédacteur des lettres ou la personne à qui elles étaient adressées.

Soudain, une histoire d'amour, et pas nécessairement la plus belle, vous rattrape, revient vous hanter. Vous l'aviez complètement oubliée. Ce passé, c'est votre souffrance, votre bonheur et votre malheur retrouvés. Ce qui a été écrit, parfois à toute vitesse, sous l'effet de la passion, pour une personne seulement, devient un document et plus seulement des mots d'amour.

Dès que ces lettres ont un autre lecteur, elles deviennent tout autant des pièces à conviction que des lettres d'amour. Les documents ne sont plus jamais des lettres d'amour.

Tous les humains ont des coins d'ombre. Tous les humains préfèrent cacher certains moments de leur vie. Tous les humains vivent avec le risque qu'une lumière violente vienne révéler ces coins d'ombre.

Une lettre peut être un secret entre deux personnes. J'écris à quelqu'un : «J'aime ton odeur». Dix ans plus tard, cette simple affirmation peut se mettre à sentir mauvais.

J'ai toujours aimé les écritures intimes. Ces lettres, ces journaux, ces petits bouts de papier perdus dans l'univers. Et je voudrais pour une fois tenter d'expliquer clairement cette véritable histoire d'amour pour l'écriture intime.

D'abord, lorsque je parle d'histoire d'amour, cela signifie très clairement que malgré tout ce que j'apprendrai, tout ce que je lirai de ces vies qui ne sont pas la mienne, il sera beaucoup pardonné. Je ne lis pas les lettres d'amour de Simone de Beauvoir pour y retracer des contradictions avec sa philosophie féministe. Il me semble tout à fait inutile de chercher des cohérences absolues en l'être humain.

Une correspondance privée est la preuve d'une seule chose : nous ne marchons pas sur une ligne droite, nous ne savons pas ce que nous sommes, nous marchons avec les autres, près des autres, quitte à les jeter dans le fossé, quitte à les blesser pour poursuivre notre propre route. Il arrive même que nous soyons celui qu'on jette par terre, qu'on abandonne lâchement, qu'on quitte pendant qu'on croyait pouvoir se reposer un peu.

Ceux et celles qui écrivent sèment à tous les vents. Et le vent peut faire tomber les mots entre les mains de ceux et celles qui ne savent pas lire, qui se demanderont si l'on a le droit ou non d'écrire telle ou telle phrase, posant que tout s'évalue sur le plan juridique. Ils lisent les lettres comme on lit un contrat, ils lisent les lettres comme les petits caractères d'un contrat. Ils ne veulent pas savoir qu'une lettre n'est souvent qu'une émotion perdue, que le signe d'une confusion érotique.

Avoir entre les mains les lettres d'amour de George Sand à Chopin, de Laure à Georges Bataille, ou même de Monica Lewinski à Bill Clinton, m'autorise à peu de choses. À moins d'avoir l'esprit déformé par la «judiciarisation» de tout notre univers. Ce qui me semble la route la plus droite vers l'incompréhension. L'aliénation n'est pas toujours là où l'on croit.

Nous ne sommes pas heureux. Voilà ce que nous ne cessons jamais de dire. Nous savons que le bonheur ne dure pas, nous savons bien que cette lettre d'amour que j'écris à l'autre, cette passion, ma passion que j'affiche, peut tout aussi bien me rapprocher de l'autre que m'en éloigner à tout jamais.

Il y a des gens qui n'écrivent rien parce qu'ils savent que l'écriture est un acte compromettant. Ils ne veulent pas de cette compromission. La simple idée qu'un être puisse conserver dans ses tiroirs quelques-unes de leurs idées leur fait horriblement peur. Alors, ils se contentent de vivre.

Mais nous aimons les règles, alors je vais en poser une. Une seule. «Ce que j'ai écrit n'est jamais prescriptif ni pour moi ni pour les autres. C'est au plus instrumental et rêveur».³

Tellement peu prescriptive cette règle que je me refuse à tenter de l'expliquer théoriquement. Elle est une émotion ressentie, elle est aussi l'œil de la passion sur l'écriture des autres. Une tendresse inexplicable.

Quand on pense une correspondance amoureuse, le journal d'un écrivain, tout se complique. Les scénarios se multiplient, les hypothèses

3. Michel Foucault, *Dits et contredits*, tome IV, Paris : Gallimard, 1994, p. 42.

tiennent pendant une dizaine de pages et finissent presque toujours par s'écrouler.

Je rêve des amours qui ne sont pas les miens. C'est tout. Je remercie les écrivains de m'en donner autant, je remercie ces humains déchirés de rendre publiques ces déchirures. C'est tout. Je ne dis même pas que les règles sont impossibles à établir, je ne dis même pas qu'elles sont inutiles, je dis simplement que je renonce à les découvrir, que le regard du philosophe peut si peu pour notre monde privé qu'il vaut peut-être mieux cesser d'encadrer de concepts les êtres qui voulaient pendant quelques pages se mettre à voler.

Je ne fais pas ici une affirmation du genre : je renonce à comprendre et j'interdis à la philosophie le droit de vouloir le faire. Je sais que la philosophie est essentielle, que le «Connais-toi toi-même» de Socrate demeure peut-être la plus grande affirmation de l'histoire, mais il y a en nous des rêves qui n'ont pas à venir se briser sur les récifs de la raison pure.

Je relis encore une fois ce petit article du quotidien *Le Monde* qui ne fait que nous signaler qu'il existe quelque part trente-huit pages écrites par Salinger et qui sont le récit d'une histoire d'amour ratée entre un homme et une femme. Une histoire d'amour ratée comme il y en a des milliers, comme il en circule partout autour de nous dans des correspondances privées que nous ne lirons probablement jamais. D'Abélard à Héloïse à aujourd'hui. Vraies, bien réelles ou fictives.

Est-ce pur voyeurisme que de vouloir lire ces trente-huit pages? À partir de quel moment peut-on considérer que des lettres d'amour peuvent devenir un objet public? Doit-on absolument obtenir la permission des auteurs? Y a-t-il un intérêt philosophique quelconque à savoir qu'un philosophe n'a pas su aimer convenablement les gens autour de lui? Pourquoi publie-t-on les lettres de Sartre, le journal d'Althusser, les aventures amoureuses de Simone de Beauvoir, les lettres de Diderot à Sophie Volland? Pourquoi prend-on la peine d'écrire en quatrième de couverture : «La plus célèbre des correspondances du siècle des Lumières, un document de premier ordre sur la société littéraire et "philosophique" de l'époque. Mais aussi un curieux roman d'amour⁴»? J'en passe et des meilleures.

Quand se termine notre vie privée? Des questions, des questions. On

4. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, Paris : Gallimard, Folio, 1984.

veut des règles, on veut des règles. De la pudeur, de la politesse, de l'attention envers les vivants surtout. Mort, il semble que la donne change considérablement. Quand est-on le plus vulnérable? Mort ou vivant?

J'ai toujours lu cette littérature que plusieurs hésitent à nommer de la littérature. J'aime lire ces écritures parce qu'elles sont souvent le moyen le plus direct de ne pas oublier que nous sommes faillibles, étrangers à nous-mêmes, incapables d'atteindre l'apparence de perfection que tente d'être un essai sur les sentiments humains. C'est une sorte d'instantané, une prise sur le vif d'une tentative d'être, et même dans une lettre un humain peut se camoufler, s'échapper, errer et se mentir.

Ces lettres et ces journaux n'existeraient pas, nous perdriions quelque chose de notre fragile humanité. Les romans, les livres de philosophie, les essais ne sont aussi que de fragiles constructions pour tenir à distance son propre «je». Jamais je ne mettrais en doute leur importance.

Dans un court texte intitulé «Nietzsche et l'ami», l'écrivain Stefan Zweig explique que les touristes peuvent aujourd'hui prendre de jolis sentiers pour se rendre à Sils Maria «dans le but de contempler quelque temps (...) cette retraite au sein de laquelle Nietzsche, sous la voûte étoilée du ciel, le visage tourné vers les glaciers, à des milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, rêva de son *Zarathoustra* et de sa transvaluation des valeurs⁵».

Nietzsche est une légende. Ce projet d'écriture que fut le *Zarathoustra* semble aujourd'hui le résultat d'une démarche tout à fait volontaire. On représente Nietzsche comme un homme déterminé, affrontant la solitude avec fierté. Ermite presque joyeux s'installant à Sils Maria pour écrire la grande œuvre de sa vie.

Ce Nietzsche n'existe pas. Il faut lire sa correspondance avec Overbeck pour se rendre compte que Sils Maria est un dernier refuge, celui d'un homme affaibli par la maladie, presque aveugle, cherchant partout à travers l'Europe un lieu où la maladie le laisserait en paix pendant quelques semaines.

C'était la solitude d'un être malade, à demi-aveugle, à l'estomac fragile, nerveux, agité, qui tout au long d'une décennie, cherchant à échapper au monde et à lui-même, courra de chambre d'hôtel en garni, de garni en pension modeste, de village en ville, chasseur et

5. *Hommes et destins*, traduit de l'allemand par Hélène Denis-Jeanroy, Paris : Belfond, 1998, p. 118.

gibier à la fois, toujours à l'œuvre aussitôt que ses nerfs cessent de le torturer. Nulle part dans ses lettres (...) on ne trouve trace du caractère apaisant et alcyonien de ce paysage dans lequel le bourgeois imagine sa retraite.⁶

Zarathoustra est un personnage inventé. Une fiction écrite par un homme malade, fragile et brisé dans son corps et dans son âme. *Zarathoustra*, c'est la vie imaginaire, la vie telle qu'elle est rêvée par Nietzsche. La correspondance avec Overbeck nous est indispensable.

Les toiles qu'on utilise pour la couverture des différentes éditions du *Zarathoustra* ou les photos du philosophe n'indiquent pas cela. Le texte même, le récit de *Zarathoustra* est bien loin de faire état de la vraie solitude du philosophe.

«Quand un animal est malade, il se cache dans sa tanière, la bête philosophe fait pareil⁷».

Cette maladie de la séparation entre les œuvres et l'humain est un danger. Tout autant sera maladie ces liens absolus que l'on voudrait établir entre le privé et le public.

Or, comme nous n'aimons pas nous tenir sur la brèche, nous croyons qu'il vaut toujours mieux de choisir son camp. Nietzsche est dans ses lettres. Nietzsche est dans son œuvre. La citation précédente est tirée d'une lettre du 12 février 1888 écrite à Reinhard von Seydlitz. Cette même phrase ferait partie d'un essai de Nietzsche que nous serions moins gênés de la citer.

Je n'arrive pas à choisir mon camp. Le privé et le public me semblent étroitement liés. L'écriture intime est un ajout indispensable à la compréhension des êtres.

Je sais qu'on a fait parfois, avec les correspondances et les journaux, du bas psychologisme. Tout écrivain, romancier ou philosophe, est un créateur de personnages, inventeur d'un autre monde, rêveur d'infini.

D'une certaine manière nous sommes tous des esthètes. Ciseleurs de concepts et de théories, peintres au pinceau lourd ou léger, en train de faire le portrait d'un homme, d'une femme, d'un enfant ou de l'humanité tout entière.

6. *Ibid.*, p. 118.

7. Nietzsche, *Dernières lettres*, traduit de l'allemand par Catherine Perret, Paris : Rivages poche, 1992, p. 60.

Les froideurs de l'écriture philosophique sont apparences. Ce souci de déconstruction du langage, cette obsession des concepts bien définis, ce besoin de s'installer dans le langage et exclusivement dans le langage, cet appétit de la forme, ce n'est pas simplement un désir camouflé de cacher le concret, de le nier ou de le mépriser.

L'humain veut comprendre ce monde dans lequel il vit et pour y parvenir il doit s'en abstraire, parfois totalement, pour rejoindre l'univers des idées. Les vérités sont si loin de notre monde, si loin de nos passions, si loin de nos souffrances qu'il ne serait pas faux d'affirmer que la théorie soulage l'homme de sa finitude.

Il est bon de savoir qu'une idée sur l'amour, sur Dieu, sur la science, sur le beau, sur la justice, sur l'égalité peut nous survivre. Habiter un autre, faire partie de ce monde comme un legs, un héritage. La Raison de Hegel survit à Hegel. L'angoisse de Kierkegaard survit à Kierkegaard, les réflexions sur le dénuement de l'être survivent à Thoreau, l'être de Heidegger survit à Heidegger, les pensées sur le langage survivent à Wittgenstein et l'amour tel que défini dans *Le Banquet* survit à Platon.

Mais juste à côté de ces mondes qui sont décrits comme pays de la froidure uniquement par les frileux, il y a d'autres mondes. Heidegger et Hannah Arendt sa maîtresse. Kierkegaard et sa fiancée qui est quelque part dans la Cordélia du *Journal du séducteur*. Le pessimisme de Wittgenstein et l'amitié entre Thoreau et Emerson.

Pourquoi vouloir nous obliger à choisir? En ce domaine comme en bien d'autres, il y a peu de généralisations qui peuvent supporter les expériences particulières. On peut décider, pour soi, que la vie des autres est sans intérêt, mais il me semble inutile d'en faire une règle absolue.

L'écriture intime, les confessions, les journaux, les correspondances sont des traces d'humanité. Pourquoi conserverait-on le lit de Victor Hugo dans un musée et refuserait-on l'accès à sa correspondance?

Une vraie lettre d'amour, celle d'un écrivain ou d'un inconnu, demeure une vraie lettre d'amour. Un moment privilégié dans la vie d'un être. Une expérience qui peut se revivre avec tout autant d'émotions que la relecture d'un grand roman.

Il y a des morceaux de nous qui traînent un peu partout dans le monde. Pourquoi conserverait-on les montres, les souliers, les bibelots, le crayon d'un écrivain et devrait-on jeter ses mots qui me semblent la chose

la plus précieuse de l'humanité? Même quand on croit qu'une lettre n'explique rien, n'améliore en rien notre compréhension d'une œuvre, même si on s'imagine capable de saisir mieux que l'écrivain lui-même tout ce qu'il a voulu dire, peut-on affirmer que cette phrase de Nietzsche (une lettre du 21 juin 1888) sur son *Zarathoustra* n'a aucune importance? «Je crois pouvoir dire de mon *Zarathoustra* que c'est l'œuvre la plus profonde qui existe en langue allemande, et aussi la plus accomplie par la langue. Mais pour qu'on puisse le comprendre, il faut que des générations entières commencent par se réapproprier les expériences intérieures dont cette œuvre est sortie». ⁸

Cent onze ans nous séparent de cette lettre de Nietzsche. Nous pouvons mathématiquement être ces «générations entières», mais qui oserait affirmer et expliquer comment il en est venu à «se réapproprier les expériences intérieures dont cette œuvre est sortie»?

Nietzsche espérait demeurer un «fragment de culture» après sa mort. Nous avons comblé son espoir. Il pourrait être fier de nous, mais le serait-il à propos de nos prétentions à saisir mieux que lui ce qu'il voulait faire avec son *Zarathoustra*?

Ces lettres dévoilent sûrement quelque chose de l'œuvre philosophique, ces lettres ne sont pas seulement là comme des écritures inutiles.

Peut-être que les écrits intimes ne sont que des explications mineures d'une œuvre ou même qu'ils n'expliquent en rien l'œuvre elle-même, mais pourquoi généraliser? Les lettres de Nietzsche ne nous permettront jamais de faire l'économie d'une lecture de l'œuvre. On ne peut pas s'y cacher, construire autour d'elles un nouveau rempart qui nous empêcherait d'accéder à l'œuvre elle-même. On s'entendra là-dessus. Ce que Nietzsche écrit sur ses livres, sur les souffrances qu'a pu lui causer l'écriture de tel ou tel chapitre, tout cela c'est Nietzsche en mode mineur. Nietzsche dans son rêve inachevé de philosophe mutant, de philosophe médecin, de philosophe apeuré par l'idée qu'il commence à voir un monde qui va vers la fin du monde.

L'écriture intime, les correspondances, les journaux permettent bien souvent de suivre les chemins de traverse du bonheur et du malheur d'être. Le livre édité, qu'il soit un roman ou un essai, c'est cette belle route aménagée et officielle pour les touristes qui font un voyage organisé.

8. *Dernières lettres*, op. cit., p. 69.

En 1980, le journal *Le Monde*, par l'entremise de Christian Delacampagne, demanda un entretien au philosophe Michel Foucault. Il accepta à la condition que l'entretien demeure anonyme. On devait s'arranger pour qu'aucun mot de cet entretien ne puisse révéler au lecteur qu'il était avec Michel Foucault.⁹ Le philosophe allait même jusqu'à proposer que tous les livres édités pendant une année complète soient sans auteur. Ce serait aux lecteurs et aux critiques de découvrir où est le meilleur dans ces publications. La même chance pour tout le monde. Un livre, un titre.

Les écritures intimes sont les coulisses de l'écriture, les coulisses de la vie aussi. Quelques écrivains peuvent, mais la chose est rare, décider d'en faire leur scène. Une toute petite scène. L'arrière-monde de la vie. Lieu des confessions. Paul Léautaud, Amiel ou Jean-Pierre Guay sont ces écrivains qui en ont fait leur demeure. Mon œuvre sera un journal, un point c'est tout. Mais les journaux sont aussi comme une démonstration bien nette que tout humain est une forêt dans laquelle il est bien facile de se perdre. Il ne s'agit pas d'une forêt aménagée, toute propre et bien entretenue.

Le journal de Jean-Pierre Guay ou de Paul Léautaud, ce n'est pas *La flore laurentienne* du Frère Marie-Victorin. C'est une jungle, celle de l'humain, celle de tous les humains.

Quand on aime ou qu'on admire, on veut tout savoir de l'autre, on voudrait qu'il soit transparent, que tous les masques puissent être retirés les uns après les autres.

Ce journal, ces lettres, ces petits mots dispersés dans le monde, ces courriels, ces fax de l'auteur que j'aime, je voudrais les lire. La littérature et la philosophie auront toujours leurs paparazzi. Est-ce que les admirateurs de Michel Foucault en 1980 ont lu l'entretien du journal *Le Monde*? Ont-ils reconnu leur idole¹⁰? Probablement qu'ils ont découvert ce texte de Foucault en 1994 comme tout le monde.

Foucault, le 6 avril 1980, a eu moins d'existence qu'à l'habitude. Le statut de sa parole fut légèrement modifié. Le même philosophe fut un autre philosophe.

9. On peut lire cet entretien dans *Dits et écrits*, tome 4, Paris : Gallimard, p. 104–111.

10. L'entretien fut publié le 6 avril 1980.

Il y a des écritures qui voulaient rejoindre une personne et qui finissent par rejoindre l'humanité. Il y a des écritures qui veulent rejoindre l'humanité et qui ne rejoignent personne.

Il nous faudrait réapprendre la curiosité. Il me semble que les écritures intimes peuvent nous le permettre.

Il me semble que notre obsession de statuer sur la valeur ne devrait pas devenir le prétexte pour tuer les mots et le langage.

Il y a un bonheur à être entendu, même lorsqu'il est trop tard.

Marc Chabot¹¹
Beauport, 1999

11. Le lecteur peut consulter l'essai que j'ai publié en 1988, *Le journal des autres*, qui se voulait une réflexion sur les journaux de plusieurs écrivains : Sartre, Amiel, Anaïs Nin, Thoreau et Jean-Pierre Guay.